

DERRIERE LES NUAGES

Roman

à Claire

Elle avait connu la faim.

Pas celle qui tord le ventre et qu'on peut tromper. Pas celle que l'on oublie quand des jours fastes arrivent. Pas celle qui amène à des larcins et qui fait dire « La pauvre, elle avait faim ».

Celle que jamais rien ni personne ne pourra faire oublier. Celle dont on ne parle pas de peur qu'on ne vous accuse d'en être responsable. Celle qui ne permet pas d'avoir confiance en soi, qui enlève toute confiance en l'autre.

Celle qui fait perdre tout discernement. Celle qui vous suivra toute votre vie, compagnon de fortune ou d'infortune. Celle qui résistera à tout, vous suivra partout.

Votre ombre ? Non, plus que votre ombre. Vous. Vous que vous n'aimez pas puisque vous n'êtes pas aimable.

Elle avait connu la faim. La faim d'affection, d'amour. La faim de soi.

I

RECIT

*On arrange aisément les récits du passé que personne ne connaît plus,
comme ceux des voyages dans les pays où personne n'est jamais allé.*

Marcel Proust,
A La Recherche du Temps Perdu, Le temps Retrouvé.

Je l'ai rencontrée dans un hôpital psychiatrique.

On m'avait interpellée pour animer un atelier d'écriture. Surprise, j'avais dit non.

Non, parce que je n'avais aucune expérience en ce domaine. « Vous êtes enseignante, vous saurez », c'était facile à dire. Professeur de Lettres au lycée n'amenait pas forcément à animer un atelier d'écriture ! « Vous êtes auteur, l'écriture, ça vous connaît ! » Oui, j'écrivais, j'avais eu la chance d'être éditée, mais l'écriture était pour moi une activité solitaire ! Cela ne me donnait toujours pas des qualités pour animer un atelier d'écriture !

Non, parce que le milieu hospitalier était pour moi, un milieu inconnu, qui faisait peur. Et quand on me précisa qu'il s'agissait d'un hôpital psychiatrique, ce fut l'effroi qui m'assaillit ! Je n'osai même pas demander de quels types de troubles, les patients pressentis pour cet atelier, étaient atteints. Et j'eus raison. La réponse m'eût achevée. Je déclinais l'offre. On n'en parla plus.

Quelques mois plus tard, on m'invita à un vernissage. On me remit une petite plaquette, deux œuvres flamboyantes y figuraient. Le vernissage avait lieu dans un hôpital psychiatrique. Il disposait sans doute d'une grande salle qu'il louait. Je ne savais pas encore qu'il s'agissait d'un atelier peinture au sein d'un service psychiatrique qui accueillait des adultes psychotiques.

Des patients étaient là, parlant de ce qu'ils avaient voulu faire. Au delà des mots, souvent malhabiles, l'attachement à leur peinture était criant de vérité. Un bout de leur souffrance emplissait la toile qui leur montrait qu'il pouvait en faire quelque chose. Ils n'étaient plus pour un instant, malades, victimes, mais créateurs.

Je discutai longtemps avec l'animateur de cet atelier. Il m'invita à plusieurs de ses séances. Ce fut ainsi que j'entrai en hôpital psychiatrique et que j'acceptai d'animer un petit atelier d'écriture, trois heures par semaine, le mercredi après midi.

On me présenta Claire qui demandait depuis longtemps un atelier d'écriture. Je ne voulus pas savoir quelle était sa pathologie.

Je ne voulus pas savoir. Je n'étais pas médecin. Je ne rencontrai pas une malade, mais quelqu'un qui voulait écrire et qui avait besoin d'aide dans cette activité qui l'accaparait.

Elle avait un bon niveau intellectuel, avait fait des études supérieures, une licence d'histoire de l'art. Elle était entrée à l'hôpital psychiatrique après la mort accidentelle de son compagnon. Elle avait mon âge, cinquante cinq ans et ne pouvait vivre seule. Elle avait un traitement qui l'équilibrait. J'en savais assez.

Les deux autres personnes qui venaient à cet atelier, n'étaient pas toujours les mêmes, il y avait un roulement entre trois à quatre participants qui souhaitaient, périodiquement, me poser des questions, me demander de l'aide en me soumettant des textes en prose ou de la poésie.

Je les guidai, dans leurs recherches sur une tablette. Je les encourageai. Ils étaient assez autonomes et venaient dans cette petite salle attenante à la bibliothèque de l'établissement, pour écrire en un lieu où ils ne se sentaient plus à l'hôpital. Nous passâmes de très bons moments ensemble, mais ce n'est pas d'eux dont je parlerai ensuite.

Je parlerai de Claire que j'ai peut-être aidée dans son projet d'écriture, mais qui m'a sûrement permis de réfléchir à ma vie ; elle a posé les questions essentielles à la recherche des causes de son mal-être.

La première séance de l'atelier ne serait consacrée qu'à Claire, m'annonça l'infirmier qui l'accompagnait. C'était son souhait. N'étant pas à l'aise avec les autres, elle préférait faire ma connaissance en tête à tête. Elle avait aussi beaucoup de choses à me dire, la première fois, et préférait ne pas les dire devant d'autres personnes, c'était trop personnel.

Elle entra très pâle, ne me regarda pas pendant que l'infirmier me parlait. Il sortit. Je l'invitai à s'asseoir avec moi, dans un angle de la pièce où avait été aménagé un petit salon, avec une table basse.

Je n'oublierai jamais ses yeux, lorsque relevant la tête, elle les planta dans les miens. « Je vous remercie d'avoir accepté d'animer cet atelier. Cela faisait longtemps que je souhaitais son existence. Je sais que j'ai besoin d'écrire. Quand je me mets à une table et que j'écris, je suis moins angoissée. Mais je sais aussi que j'ai besoin d'aide. » Elle avait sans doute préparé ces phrases pendant, des heures, des jours... Elle venait de les réciter sur un ton monocorde, en complète contradiction avec ses yeux emplis de détresse qui s'accrochaient à moi comme à une bouée de sauvetage.

J'étais aussi effrayée qu'elle. Elle se méprit :

- Ne craignez rien, je ne suis pas violente.

Ces paroles étaient pour moi tellement inattendues et la tension était telle, que je ne pus réfréner un fou rire. Notre premier dialogue fut un échange de rires. Rires qui nous détendirent toutes les deux. Nous pûmes alors échanger sur mes craintes, bien réelles, mais qui n'avaient rien à voir avec elle, mais avec ce qu'elle me demandait, ses attentes, que je sentais immenses et pour lesquelles je ne me sentais peut-être pas capable.

Alors elle rit, et eut ces mots incroyables qui montraient combien son projet était réfléchi depuis très longtemps :

- Ne craignez rien. Vous ne serez que la sage-femme qui m'aidera à accoucher. Accoucher de quoi, je n'en sais rien encore. Peut-être de banalités.

Après un silence elle reprit :

- Et si c'est d'un monstre, vous n'en serez pas responsable. Par contre, vous m'en libérerez.

Elle m'expliqua qu'elle avait essayé de parler avec son psychiatre, la psychologue du service, qu'elle était prête à faire un travail avec eux, mais la parole ne venait pas. Elle avait pris conscience du peu de souvenirs qu'elle avait de son enfance, de sa jeunesse. Tout était enfoui. Rien ne remontait à la surface. Elle avait la conviction qu'elle y arriverait par l'écriture. Les psy qui l'entouraient, l'y avaient encouragée.

Elle avait essayé seule, sans réussir ; elle en avait noirci des pages, sans intérêt, elle sentait bien qu'elle se censurait, elle avait besoin d'une aide qui la pousserait au-delà. Cela faisait des mois qu'elle réclamait un atelier d'écriture.

Les couleurs étaient revenues sur son visage. Sans doute aussi sur le mien. Je lui affirmai qu'elle aurait mon aide, mais ne pouvais savoir si elle serait efficace. Elle m'affirma à son tour qu'elle ferait l'archéologue, mais qu'elle ne savait où chercher et ce qu'elle cherchait ! Après un long silence elle lança, comme une boutade, « et si c'était chercher qui était important ! ».

Nous ne savions pas encore que cette recherche prendrait des années.

Elle a réussi à retrouver quelques souvenirs. Elle a accepté ce peu de souvenirs.

Elle a pu, alors commencer un travail sur elle-même, une analyse qu'elle poursuit encore aujourd'hui.

Elle va beaucoup mieux, elle est sortie de l'hôpital.

Les hasards de la vie l'ont amenée à vivre en paix, dans les Cévennes.

Elle m'a demandé de témoigner de tout ce chemin qu'elle avait parcouru, grâce à cet atelier, à l'écriture, à nos rencontres.

Là aussi, je lui ai dit que je ne savais si je pourrais remplir mon contrat. Encore une demande bien difficile. Elle me faisait confiance, je ne pouvais que réussir, selon elle.

Après notre première rencontre, même si celle-ci fut détendue, la semaine fut longue et angoissante. Sa demande était exigeante. J'étais novice. Que de questions sans réponses me suis-je posées !

J'étais déjà assise dans la pièce, dans le coin salon, quand elle entra, souriante. Elle avait un cahier à la main. Un gros cahier à spirales. Seulement quelques pages écrites. « J'en ai écrit des pages qui sont allées à la corbeille ! J'ai gardé celles là, je ne sais sur quels critères ! »

Elle me précisa, en riant, qu'elle ne souhaitait pas se faire éditer, l'objectif n'étant pas de devenir écrivain mais de retrouver la parole bloquée par un passé oublié, qu'avait-il de si horrible pour qu'elle l'oubliât ?

Elle écrivait correctement, avec une orthographe sûre. Ce fut pour moi un soulagement ; sans la barrière de la langue, elle pourrait peut-être mieux y arriver, ma tâche serait plus aisée, du moins je l'espérais.

Lisant sans doute dans mes pensées, elle ajouta : « Si j'avais tant envie d'un atelier d'écriture, c'était parce que je pensais que c'était le moyen le plus approprié à la résolution de mon problème ! Je suis à l'aise dans l'écriture, elle m'apaise. Mais je tourne en rond, sortez moi de cette spirale. »

Je parcourus les premières pages. Une forêt hivernale, endormie. Une prairie couverte de givre. Une promenade en vélo le long de fossés blancs de neige. Ce n'étaient pas des souvenirs, me précisa-t-elle, mais de la fiction. Je ne lui dis pas que tous les souvenirs étaient de la fiction ; que la fiction s'appuyait sur les souvenirs. Je lui posai simplement une question banale, la première qui me venait à l'esprit :

- Vous aimez l'hiver ?
- Pas particulièrement, pourquoi ?
- Vos paysages sont hivernaux.

Elle ne s'en était pas rendu compte, elle y réfléchirait. Elle relut son cahier pendant que je discutais avec les autres.

Dès la troisième rencontre, elle revint avec un souvenir qu'elle avait pu coucher sur le papier. C'était un des rares souvenirs qu'elle avait, ma question sur l'hiver lui avait permis de retrouver des détails. C'était un bon début. Elle était heureuse ; j'étais un peu rassurée.

Elle arrivait à chaque fois avec un texte plus ou moins long, qu'elle me lisait, ou qu'elle me tendait, si l'émotion était trop forte.

De séance en séance, mes remarques, mes questions, la relançaient, lui faisaient développer les quelques souvenirs qui formaient son maigre passé, jusqu'au jour où une de mes remarques sur un mot peut-être mal approprié, pour ne pas dire un lapsus, l'amena à se souvenir d'un événement complètement enfoui.

De mots en mots, nous parcourions ce passé dans un désordre temporel qui faisait émerger d'autres souvenirs. La machine était en route. Nous allions réussir, nous en étions persuadées.

Ce fut une belle aventure de trois ans.

ENFANCE

Le jour se levait à peine. Il était difficile de sortir du lit, il faisait froid. La cuisinière à feu continu qui chauffait les deux pièces, arrivait au bout de sa nuit, il fallait la regarnir. Elle était trop petite pour soulever la plaque en fer, le seau à charbon. Il fallait s'habiller vite pour ne pas avoir froid.

Elle réveilla sa petite sœur qui grogna, la fit s'habiller dans l'unique pièce de vie pour ne pas réveiller sa mère encore endormie dans l'unique chambre. Elle prépara le petit déjeuner froid, la casserole de lait n'avait pu se réchauffer sur la cuisinière tiède. Sa sœur grelottante refusa de boire. Ses cheveux, ce matin, étaient bien emmêlés, tant pis, elle ne voulait pas la faire pleurer.

Elles sortirent, emmitouflées, le col du manteau relevé, retenu par une écharpe, un bonnet enfoncé jusqu'aux yeux. Le sol était tout blanc, il avait neigé toute la nuit. La neige, épaisse, collante, s'infiltrait dans leurs chaussures. Sa petite sœur pleura tout le long du chemin, elle avait froid aux pieds, aux mains, aux yeux, disait-elle. Elle se laissa traîner. « Dépêche toi, je ne veux pas arriver en retard, il fera chaud à l'école. » Elle la laissa à la maternelle, traversa la rue. Elle venait d'avoir six ans, elle était maintenant à la grande école, en face.

C'était son premier souvenir de sa sœur. Elle avait beau chercher, elle ne la voyait pas bébé, ne se souvenait pas de sa naissance. Elle se souvenait de sa main froide qui s'accrochait à elle à travers les moufles en laine, qui lui transmettait les soubresauts de ses sanglots, sur le chemin glacé de l'école. Têtes baissées, elles avançaient dans le froid, le vent.

L'arrivée à l'école était toujours un soulagement. Mission accomplie. Sa petite sœur était en sécurité, au chaud. La maîtresse lui ferait enlever ses chaussures pour que ses pieds fussent secs plus rapidement. Quant à elle, peu lui importaient les pieds mouillés, elle était là, dans la chaude atmosphère de l'école, sous l'œil attentif de la maîtresse, avide d'apprendre. Elle serait un jour maîtresse.

Elle ne se souvenait pas depuis quand elle avait ce désir d'enseigner. Depuis toujours, pensait-elle. Depuis toujours, elle avait le souci de bien s'occuper des autres. La maîtresse s'occupait bien des enfants. Alors elle se souvint.

Elle n'avait pas de grande sœur à qui donner la main pour aller à l'école. Sa mère, encore endormie, lui faisait traverser la rue et la laissait partir seule. Quand elle arrivait à se mettre dans le sillonn d'une maman qui accompagnait ses enfants, elle était rassurée. Quand elle se voyait seule sur le chemin, elle avait toujours l'inquiétude d'arriver en retard. Elle arrivait en nage d'avoir tant accéléré le pas. La maîtresse comprenait, l'aidait à se déshabiller, lui passait de l'eau sur le visage, lui faisait boire un verre de lait.

« Il ne faut pas marcher si vite, ne t'inquiète pas si tu es en retard, je ne te gronderai pas »

Elle se détendait, la maîtresse s'occupait bien d'elle.

« Tu es une grande fille maintenant, mais ne cours pas pour venir à l'école tu pourrais tomber. Tu restes bien sur le trottoir ? Marche près des maisons, ne descends jamais sur la chaussée quand quelqu'un arrive en face, il y a des voitures, des motos qui roulent très vite sur la rue. »

Elle aimait quand la maîtresse ne s'occupait que d'elle. Elle courrait encore, arriverait en nage pour lire l'inquiétude dans les yeux de la maîtresse.

Elle ne savait pas pourquoi sa maman ne l'accompagnait pas à l'école. Elle était fatiguée, elle dormait le matin. Elle ne venait pas la chercher à midi comme les autres mamans. Elle restait avec quelques camarades à la cantine des grands, à la grande école, en face. Les petits mangeaient dans une salle à part, une des deux maîtresses de maternelle assurait leur repas. Elle aimait bien quand c'était sa maîtresse. Elle aurait bien amené sa maîtresse à la maison.

Elle passa plusieurs séances sans nouveaux textes.

Elle relisait, sans cesse ces quelques pages sur sa petite enfance. Elle les relisait aussi pendant la semaine, comme si de ces lignes allait surgir quelque chose d'essentiel. Je m'approchai d'elle : « Plus on regarde, moins on voit. » Elle me sourit tristement et quitta la salle.

Allait-elle revenir la semaine prochaine ?

Elle revint.

Elle s'était demandé toute la semaine, pourquoi, dans une habitation aussi petite, avec une si grande promiscuité, pourquoi aussi peu de souvenirs !

Elle me tendit son cahier.

Il s'agissait d'un petit pavillon avec une cour devant, sur la rue, et un jardin derrière, cultivé sans doute par le propriétaire, car elle n'avait aucun souvenir de sa mère travaillant au jardin, ni de son père, souvent absent, en déplacements.

Au fond du jardin, les toilettes, dont on vidait la fosse à côté, purin malodorant qui servait d'engrais et attirait des mouches bruyantes. Il fallait surtout faire attention de ne pas marcher dans les rigoles noires qui s'écoulaient malicieusement de ce monticule infect, au risque de transporter cette odeur jusque dans la maison avec ses chaussures.

Au rez-de-chaussée, un couloir central avec deux portes de chaque côté. A droite deux chambres indépendantes avec lavabos, louées à des personnes seules, deux hommes. Une porte en face, permettait d'accéder au premier étage, grenier aménagé, habité par un vieillard qui ne descendait jamais de chez lui, oncle du propriétaire. Un peu alcoolique, il invectivait parfois ses fantômes. Il était d'autant plus effrayant pour les enfants, qu'il ne descendait pas, personne ne l'avait jamais vu.

A gauche, de part et d'autre de cet accès au grenier, deux autres portes. Une chambre, dont la porte sur le couloir était condamnée, bloquée par le lit de sa sœur qui jouxtait le lit de ses parents. Son lit était près de la fenêtre qui donnait sur la rue. De l'autre côté de la fenêtre, une armoire.

L'autre pièce, cuisine-salle-à-manger, donnait sur le jardin. Un évier en pierre, une pompe qui amenait l'eau du puits, habitée par de petits éléments qui se déplaçaient très vite à la surface. Elle n'avait jamais soif ! Une porte dans le petit passage entre les deux pièces, donnait accès à une cave sombre, humide, dans laquelle on entreposait le charbon. A quatre dans ces deux petites pièces, l'espace était fort réduit, comme le montrait le petit plan qu'elle avait fait. La toilette se faisait à l'évier.

Pourquoi un souvenir aussi précis des lieux, des meubles, mais un deux pièces inhabité ! En face de l'évier en pierre, un buffet à deux corps en chêne clair, au centre une grande table, sur le côté, en face de la porte d'entrée, la cuisinière à charbon.

Une table sans convives, aucun souvenir de repas pris ensemble. Aucun souvenir de jeux dans le jardin. Aucun souvenir de pleurs du bébé. Ça pleure un bébé, ne serait-ce que pour réclamer la tétée. Aucun souvenir des tétées de sa sœur, pourtant une petite fille de trois ans s'émerveille, s'étonne, s'inquiète de ce mystère de la naissance. Une maison vide, inhabitée.

Elle avait fait des recherches sur internet, interrogé son médecin psychiatre, l'interne. Qu'elle n'eût pas de souvenirs de sa petite enfance, c'était normal. Les souvenirs des enfants jusqu'à trois, quatre ans, sont éphémères. Les souvenirs de cette époque, ancrés, le furent souvent par des récits répétitifs de l'entourage, plus tardifs. On ne lui avait sans doute jamais parlé de sa petite enfance ! On ne lui parlait de rien.

Six ans, son entrée à la grande école, voilà un événement marquant, à un âge qui permet le souvenir ! Aucun souvenir. Si ce n'était la petite main froide de sa sœur, crispée dans la sienne, sur le chemin blafard d'hiver qui les menait à l'école.

Ils étaient restés longtemps dans ces deux pièces. Elle avait sept ans lorsqu'ils en étaient partis.

Son plus ancien souvenir serait donc sur le chemin de l'école, cette petite fille inquiète qui pouvait avoir trois ans, quatre ans ! Elle n'en était même pas certaine. Si ce n'était qu'un rêve ! Rêve d'une petite fille accueillie avec chaleur par une maîtresse attentive. Rêve qu'elle faisait souvent. Alors rêve, réalité ?

Elle fut absente aux deux ateliers suivants. Elle me fit dire qu'elle réfléchissait.

Ses quelques écrits, nos échanges, lui avaient permis d'en dire plus à son psychiatre que pendant toutes les séances des années précédentes. Cette rapide réussite la confortait dans son idée que l'atelier d'écriture était bien ce qui lui convenait, mais elle l'effrayait. Moi aussi, je réfléchissais.

Comment l'aider davantage, ou tout simplement, mieux ? Devais-je l'aider ? Ce n'était pas le mot, comment mieux l'accompagner dans l'écriture ? Ecriture de ses souvenirs, de sa fiction.

Le jour où elle revint, nous étions nombreux. On parlait dans le service de l'atelier d'écriture, d'autres patients demandèrent à venir. Ils étaient six à me faire lire leurs textes, leurs poèmes, à me demander de les aider. Ils voulaient organiser une séance de lecture dans leur service, en invitant d'autres services, ils avaient donc le souci de parfaire leurs textes. Tous assis autour de la table basse, nous écoutions et réagissions ensemble aux textes proposés. Elle s'intégra naturellement au groupe.

Elle montra, ce jour-là, combien elle était contente de participer à ce travail collectif ; elle, qui ne s'était jamais mêlée aux autres patients ; certains étaient là, depuis aussi longtemps qu'elle !

La description de sa maison, qu'elle accepta qu'on lise, trouva sa place entre deux courts poèmes qui montraient la dérive d'un alcoolique et d'un drogué réfugiés dans un squat.

Elle me quitta avec un large sourire :

- « *Plus on regarde, moins on voit* » ... Je n'avais jamais vu que ce pavillon insalubre, découpé en chambres lugubres, hanté par un fantôme, ressemblait à un squat ! Non seulement, nous étions tous les quatre entassés dans deux pièces, mais nous vivions une promiscuité effroyable avec les locataires des chambres, promiscuité que je n'avais jamais perçue.

Maintenant que mes yeux s'ouvrent, j'ai vécu dans un autre « squat » !

Son père avait été muté en Afrique, à Dakar. Elle se souvenait. A la sortie de l'avion, une bouffée de chaleur humide, c'était la saison des pluies. L'avion avait d'ailleurs tourné en rond au-dessus de l'aéroport, attendant une accalmie pour atterrir.

A la sortie de l'aéroport, un car les attendait. Ce dont elle se souvenait c'était du bruit, d'une foule noire, d'une odeur chaude et humide, de paroles incompréhensibles, de couleurs inhabituelles.

Elle, qui arrivait d'un petit village de l'est de la France, qui vivait en gris, se trouvait immergée dans des couleurs flamboyantes. Des paroles volubiles tournoyaient autour d'elle, comme les larges pans multicolores des boubous agités par ces hommes et ces femmes qui ne cessaient de s'invectiver.

Saoulée de fatigue, d'émotions - c'était son premier voyage en avion - de dépaysement, elle préféra fermer les yeux à ce monde incompréhensible. Assise inconfortablement dans ce car surchargé, elle somnola, écrasée d'inquiétude et de chaleur. Personne n'avait pris la peine de la préparer à ce changement. Elle avait sept ans, on l'avait arrachée à son monde, à l'école, on était en octobre.

Le car s'arrêta brusquement. On la secoua, on descendit. Tous les autres allaient jusqu'à la base aérienne de Ouakam où les familles des militaires étaient logées dans des pavillons agréables, non loin de l'école qui rassemblait tous les enfants européens. Ils allaient vivre dans deux chambres, dans un « relais », c'était le nom dont elle se souvenait, qui rassemblait tous les samedis soirs, les fêtards européens qui dansaient au son des flonflons d'un orchestre musette.

Un long bâtiment de plain-pied. Coupé en deux par un long couloir, des portes à droite, des portes à gauche. Comme dans leur ancien pavillon, mais à l'infini... Une pièce à droite qu'elle partagerait avec sa sœur, chambre dont la fenêtre donnait sur un ravin profond. Au fond du ravin, un filet d'eau qui pouvait gronder en pleine saison des pluies.

Ses parents avaient la chambre en face, porte à gauche. Seul grand luxe, ils avaient une douche. Cette pièce ouvrait sur une coursive, abritée du soleil et de la pluie par un toit de fortune soutenu par des poteaux qui s'appuyaient sur un petit muret qui longeait tout le bâtiment.

Au-delà, un grand espace de boue rouge, suite à l'averse qui avait retardé l'avion, bordé par une palissade à claire-voie qui délimitait une piste de danse qui allait accueillir, tous les samedis soirs, ses parents. Elle garderait sa petite sœur.

Elle ne comprenait pas pourquoi ils vivaient isolés, si loin de l'école, alors que tous ses camarades de classe étaient sur la base, ou habitaient dans des maisons agréables, dans les beaux quartiers de la ville. Ils vivaient dans deux chambres dont les portes ne fermaient pas à clé, elle entendait parler de vols, elle avait peur. Elle dormait mal, se réveillait au moindre bruit, et du bruit il y en avait !

Des gens passaient dans le couloir, parlant fort, riant, courant. Sa petite sœur tétait son pouce bruyamment, parlait en dormant. Il faisait très chaud mais elle n'osait laisser la fenêtre ouverte sur le fossé. Elle avait peur des insectes, des couleuvres et serpents divers dont on racontait des histoires impensables. Elle avait peur des intrus qui auraient pu se faufiler par la fenêtre. Elle était en nage !

Marie continuait à faire pipi au lit, ce qui mettait sa mère en rage. Le matin, il fallait lui donner une douche, dans la cabine douche qui se trouvait dans leur chambre. Elle retardait tout le monde. Les WC au bout du couloir sentaient aussi fort que le tas de purin, au fond du jardin, de la maison qu'ils venaient de quitter. L'enfant avait peur, d'autant plus que la nuit, le sol était jonché de cafards. Alors parfois elle n'arrivait plus à se retenir.

Claire passait de longues heures, éveillée, à avoir envie d'aller aux toilettes. Elle préférait ne pas dormir que risquer de rencontrer quelqu'un la nuit, ou de marcher sur l'un de ces cafards qui craquaient sous le pied. Pourquoi faire le choix d'habiter un tel lieu ?

Ces nuits difficiles expliquaient ces levers pénibles, l'inquiétude grandissante de leur mère, obnubilée par l'horaire de passage du car scolaire. « Si vous ratez le car vous irez à l'école à pied, ne comptez-pas sur moi pour vous y amener. » Ce matin-là sa sœur trainait. Réveillées en pleine nuit par des cris, elles s'étaient blotties dans le même lit et avaient eu du mal à se rendormir. Elles le ratèrent, elles allèrent à pied.

Elles arrivèrent à l'école à onze heures. Elles avaient fait tout le chemin en plein soleil. Frôlées par les voitures, les petits cars bondés, aux passagers accrochés comme des grappes aux marchepieds, à la petite échelle qui montait sur la galerie, roulant à toute allure. Elle était inquiète, pour leur sécurité, pour sa petite sœur qui n'arrivait plus à marcher. Elles étaient parties sans eau, sans chapeau. Elles arrivèrent en pleurs, couvertes de poussière, assoiffées. On leur passa la tête sous l'eau. On les fit boire peu mais souvent. On les fit s'allonger dans la

salle de repos des maternelles. Les maîtresses, à tour de rôle, s'occupaient bien d'elles. C'était sûr, elle serait maîtresse, elle s'occuperait bien des enfants.

Pendant très longtemps sa mère raconta cet événement, fière de ses principes éducatifs. « Elles n'ont plus jamais été en retard le matin ! » Elle lui faisait honte, mais ne comprenait pas pourquoi. Elle savait maintenant. Elle avait honte d'une mère qui ne voyait pas combien sa vantardise montrait sa dureté, son manque d'amour. Elle avait honte de sa mère et s'en voulait. C'était de sa faute si elle ne pouvait en être fière, elle était l'aînée, devait mieux s'occuper de sa sœur, l'aider à se préparer rapidement.

Sa mère ne sut jamais qu'un matin, alors qu'elles étaient encore en retard, le chauffeur du car avait mis en retard tous les écoliers, en les attendant. Elles firent de gros efforts pour que jamais plus il n'eût à prendre ce risque. Pour que plus jamais il n'eût ainsi à crier combien il désapprouvait l'attitude de leur mère devant leurs camarades, devant les maîtresses qui s'étonnaient de son retard.

Pourquoi habiter de tels lieux ? Elle avait entendu sa mère affirmer qu'elle fuyait l'atmosphère de la base. Dans sa tête d'enfant elle se demandait ce que devait être cette atmosphère, pour qu'elle leur préférât ces logements si peu confortables ! Il devait y avoir une autre raison qui lui échappait et qui lui échappa longtemps !